

QUASI ... IMPOSSIBLE TANTUM

L'ESSE CONSTITUÉ PAR LES PRINCIPES DE L'ESSENCE ?

In this paper, we would like to share a view of Thomas Aquinas' metaphysics which differs significantly from the "doxa of the act of being" currently widespread among Thomistic philosophers.

Nous voudrions faire part ici d'une vision de la métaphysique de Thomas d'Aquin qui diverge sensiblement de la "doxa de l'acte d'être" actuellement répandue parmi les philosophes thomistes.

Sommaire :

<i>Essence et être</i>	1
<i>L'essence est indirectement puissance</i>	3
<i>La forme donne d'être</i>	4
<i>La génération naturelle</i>	5
<i>Saint Thomas se contredit-il ?</i>	6
<i>Causalité universelle</i>	7
<i>Quelle cause est première ?</i>	9
<i>Participation à l'acte pur</i>	12

Essence et être

Dans son *Commentaire de la Métaphysique d'Aristote*, Thomas écrit :

« Esse enim rei quamvis sit aliud ab eius essentia, non tamen est intelligendum quod sit aliquod superadditum ad modum accidentis, sed quasi constituitur per principia essentiae – L'être [esse]¹ d'une chose, bien qu'il soit, en effet, autre chose que son essence, ne doit cependant pas être compris à la façon d'un accident surajouté, mais comme constitué par les principes de l'essence »².

¹ Dès le début, nous sommes confrontés à l'ambiguïté métaphysiquement mortelle du terme "être" en français. Précisons donc que lorsqu'il s'agira d'un être concret, de "la chose qui est", nous emploierons le terme "étant", comme traduction de "ens", et nous utiliserons le terme "être" pour traduire "esse", en lui conservant strictement son sens verbal, même lorsque nous l'accompagnons d'un "l" apostrophe (l'être).

² *Commentaire de la Métaphysique*, L IV, l 2, n° 558 . Les traductions des textes cités de Thomas d'Aquin sont personnelles.

Il corrige par-là la pensée d'Avicenne. Celui-ci considérait, en effet, que la substance avait une sorte de réalité propre avant que lui soit donné l'être. Ce dernier serait alors un accident surajouté venu de l'extérieur. Or, Thomas repousse l'éventualité qu'être soit accidentel pour les choses. Dès lors, cet être ne peut qu'être rattaché à l'essence, car c'est ou l'un ou l'autre. Soit la possession de l'être est essentielle, soit elle est accidentelle, comme pour tout ce qui affecte la substance. L'être, écrit Thomas, est « *comme constitué par les principes de l'essence* ». Ces principes sont la matière et la forme, comme le précise déjà le *De ente et essentia* :

« La forme substantielle n'a pas par soi l'être absolu, sans ce à quoi elle advient, et pas davantage ce à quoi elle advient, à savoir la matière. C'est pourquoi de la conjonction des deux résulte cet être en lequel la chose subsiste par soi »³.

Les principes de l'être sont les mêmes que ceux de l'essence : la matière et la forme dans leur conjonction. Mais les mêmes causes produisant les mêmes effets, essence et être sont-ils identiques ? Saint Thomas répond en précisant que l'essence est ce qu'énonce la définition, or celle-ci contient les principes de l'espèce et non ceux des individus. L'essence résulte donc de la composition de forme et de matière communes, tandis que l'être résulte de la composition de forme et de matière individuelles⁴. Autrement dit, l'essence de l'homme en général, son humanité, consiste en la composition d'une âme et d'un corps en général, tandis que l'être de cet homme précis, sa personne, résulte de la composition de cette âme précise avec ce corps précis.

« La seconde opération [de l'intelligence] regarde l'être même de la chose qui, dans les [étants] composés, résulte de la conjonction des principes de la chose »⁵.

La différence entre les deux est donc très claire : seul subsiste par soi l'étant individuel, la chose, donc seules existent la matière et la forme individuelles. La matière commune ou *materia non signata*, comme l'appelle Thomas, résulte d'une abstraction. Elle fait abstraction des caractéristiques déterminées de la *materia signata*, de la matière concrète. De même, la forme commune d'homme résulte d'une abstraction à partir des formes individuelles de tel et tel homme – c'est exactement ce que Thomas nomme "*l'abstraction de l'universel*". Par conséquent, l'essence résulte d'une abstraction à partir de l'être. Seul l'être existe par soi ; l'essence, comme tout universel, existe "en second" comme précise saint Thomas après Aristote :

« Dans le monde réel, Platon voulut qu'un animal universel fut quelque chose d'antérieur à l'animal particulier, car, avons-nous dit, il a conçu les universels

³ *De ente et essentia*, ch. 5.

⁴ *Somme théologique.*, Ia, q 29, a 2, ad 3 : « L'essence est en propre ce qui est signifié par la définition. Or, cette dernière est composée des principes de l'espèce et non des principes individuels. Dans les choses composées de matière et de forme, par conséquent, l'essence signifie non seulement la forme, ni seulement la matière, mais le composé de matière et de forme communes, dans la mesure où elles sont les principes de l'espèce. Mais le composé de cette matière et de cette forme a raison d'hypostase et de personne. Âme, chair et os, en effet, relèvent de la notion d'homme, mais cette âme, cette chair et cet os relèvent de la notion de cet homme ».

⁵ *De Trinitate*, Pars 3, q. 5, a. 3, co. 1.

séparés et les idées. Aristote, au contraire, a soutenu que rien de tel n'existe dans la réalité. Ou s'il y a quelque chose de ce genre, c'est en second »⁶.

L'essence existe donc bien réellement, non pas par soi comme le ferait un universel platonicien, mais en arrière-plan dans l'être de l'étant. L'être – esse – est principe de présence d'une essence ; et en amont, ce sont la forme et la matière individuelles qui sont les principes premiers et de l'être et de l'essence. Dans l'ordre, donc : la conjonction d'une forme et d'une matière concrètes engendre l'être – esse – d'un étant, et par là, ce dernier porte en lui la présence d'une essence. C'est ainsi qu'être est essentiel à la chose, il procède des principes qui font être l'essence.

L'essence est indirectement puissance

En ce sens, l'essence est en puissance à être : il ne lui manque que les caractéristiques individuelles accidentelles liées à la matière concrète recevant sa forme individuelle pour être en acte. L'existence de l'étant individuel actualise la potentialité de l'essence en la faisant exister par et dans l'existence de l'individu. L'essence est en puissance à être un peu comme le corps doté d'organes est en puissance à vivre. Il ne manque à ce dernier que l'âme individuelle pour vivre en acte : « *L'âme est acte du corps parce que c'est par l'âme que le corps est, qu'il est organique et qu'il est vivant en puissance »⁷.*

Ainsi, c'est par l'être actuel que l'essence est et qu'elle est en puissance à être, car c'est en un sens particulier que l'essence est puissance :

« À la conception par laquelle l'intellect comprend le genre, rien ne correspond immédiatement dans l'objet extérieur qui soit un genre, mais pour l'intelligence d'où découle ce concept, correspond une réalité. Et il en est de même de la relation de principe que la puissance ajoute à l'essence ; car quelque chose lui correspond dans la réalité indirectement et non immédiatement »⁸.

L'âme ôtée, il n'y a plus de corps vivant. Celui-ci ne demeure pas après la mort mais se désagrège. De même pour l'essence : une fois l'être ôté, elle est néant. Mais, si l'âme peut être ôtée du vivant ou l'être de l'étant parce qu'ils correspondent immédiatement à une réalité, en revanche, ni le corps doté d'organes ni l'essence ne peuvent être ôtés directement car rien dans la réalité ne leur correspond immédiatement, mais seulement indirectement. Ces derniers continuent nécessairement d'être tant que les premiers demeurent et sont anéantis après leur disparition.

Ce type de puissance qu'est l'essence, est donc différent d'une puissance opérative qui continue d'exister lorsque son acte a cessé ; la vue continue d'être en puissance à voir même durant le sommeil. La puissance de l'essence est aussi très différente de la matière qui est

⁶ Aristote, *Traité de l'Âme*, L A, ch. 1, 402b7 ; *Commentaire* de Thomas d'Aquin, L I, l 1 n° 13.

⁷ *Somme théologique* Ia, q. 76, a. 4, ad 1.

⁸ *Question disputée de Potentia*, q. 1, a. 1, ad. 10.

“être en puissance”, et pas seulement “puissance à être” ; la matière continue d’exister en puissance en passant d’un acte à l’autre dans la génération, contrairement à l’essence.

Par conséquent, en faisant de l’essence et de l’être, comme certains le veulent, les co-principes de l’existence de l’étant, on tombe inévitablement dans une conception avicennienne de l’essence, voire une conception platonicienne. On est contraint de faire de l’essence “*un certain quelque chose de positif*”⁹ par soi et indépendamment de l’être. Il faut en somme que l’essence soit avant d’être ! Il le faut pour qu’on puisse la dire “*quelque chose de positif différent de l’être*”. Nous parvenons à ce paradoxe de la consécution réciproque dans l’être : l’essence reçoit son existence de l’acte d’être, mais elle doit déjà exister pour pouvoir le recevoir (par “d’être”, nous n’entendons pas une antériorité temporelle, mais de nature).

C’est totalement contraire à la pensée de Thomas qui écrit : « *L’essence elle-même est dite avoir été créée, parce qu’avant d’avoir l’être, elle est néant* »¹⁰. C’est au contraire l’être individuel qui est principe d’existence concrète d’une essence commune, qui la porte pour ainsi dire ; et les principes de cet être sont la forme et la matière individuelles. Ainsi se résout le paradoxe susdit dans lequel les auteurs évoqués se sont inexorablement enlisés : c’est l’âme qui maintient le corps organisé en puissance à la vie ; c’est elle l’acte qui fait être le corps vivant et l’âme ôtée, le corps n’est plus en puissance vivre. De même, l’être ôtée, l’essence n’est plus en puissance à être, car c’est par l’être qu’elle était en puissance à lui de la façon particulière qu’on a dite, et sans lui elle est néant.

La forme donne d’être

Voilà pourquoi saint Thomas répète souvent : « *Forma dat esse – La forme donne d’être* ». un recensement de ses affirmations à ce sujet, comme de celles déclarant « *Forma principium est essendi – La forme est principe d’être* » excéderait les contours de notre travail. Nous n’en retiendrons que les plus symptomatiques pour notre propos.

« *La forme fait être, non qu’il s’agisse de l’être de la matière ou de la forme, mais du subsistant. Quand le composé de matière et de forme est subsistant par soi, ce composé reçoit de la forme d’être absolument par soi* »¹¹.

Certains ont voulu édulcorer la puissance de passages comme celui-ci en soutenant que la forme n’est cause qu’au niveau formel de la substance, mais pas au niveau plus profond de l’esse. C’est la thèse de Fabro, reprise par Humbrecht et d’autres. Leur référence est le chapitre 54 du Livre II de la *Somme contre les Gentils*. Nous avons montré ailleurs en quoi leur interprétation de ce texte était insuffisante¹².

⁹ Voir Wippel : « Bien qu’elle diffère de son acte d’être, l’essence doit donc jouir d’un certain contenu positif. » *La métaphysique de saint Thomas d’Aquin*, Cerf. Paris. 2022. P 271. Même leçon chez Humbrecht : « l’essence est une réalité positive comme l’être de cette essence l’est. » *Thomas d’Aquin, Dieu et la métaphysique*, Parole et Silence, Paris, 2021., p. 664 ; et chez nombre de disciples de Gilson ou de Fabro.

¹⁰ *Question disputée de Potentia*, q 3, a 5, ad 2.

¹¹ *Commentaire des Sentences*, L. 3, d. 6, q. 2, a. 2, ad 1.

¹² *Thomas d’Aquin, Dieu et la métaphysique*, Recension, p. 26, www.thomas-d-aquin.com/page-lectures-31.html.

Ils ont, en effet, sous-évalué le type de causalité de la forme en la limitant à une simple structuration de la substance ou en quelque sorte à sa mise en forme, et en attribuant la possession de l'être à une autre cause dite "*plus profonde que le plan de la substance*"¹³. Pourtant, Thomas est sans appel : « *Comme la matière est en raison de la forme, en ce sens, la forme donne et l'être et l'espèce à la matière* »¹⁴. Contrairement, donc, à ce que pensent ces auteurs, la forme ne se contente pas de spécifier à la façon d'une différence, elle fait d'abord exister l'étant ; elle donne à la substance l'être "*absolu et par soi*", et lui confère par là son identité formelle, l'un n'allant pas sans l'autre.

« La substance qui est identité permanente d'être [cad forme] est cause première d'être¹⁵ ... La forme est cause absolue d'être, tandis que les trois autres [matière, agent et fin] sont causes de l'acquisition de l'être. Parmi les êtres immobiles, on néglige ces dernières pour ne s'attacher qu'à la forme »¹⁶.

Comment écrire avec plus d'évidence que la métaphysique est une recherche de la causalité d'être par la forme ?

La génération naturelle

Lorsqu'un être vivant voit le jour, sa forme intrinsèque – son âme – prend en quelque sorte le relais de l'agent extrinsèque, le géniteur, qui l'a conduit à être ; ce dernier est devenu désormais inutile. Comme la clé de voûte d'une arche prend le relais des étais extérieurs qui ont servi à élever les piliers jusqu'à la jointure finale et que l'on peut démonter une fois la clé posée. Le rôle de l'agent consiste à travailler le patient de façon quasi violente pour le lancer dans l'existence. Il le fait par deux voies synchronisées, qui sont les deux faces d'un unique processus : d'une part il façonne progressivement la matière du patient jusqu'à la rendre la plus propre possible à recevoir la forme et d'autre part il "éduit" de cette matière, en elle et pour elle, une forme conforme à sa propre forme d'agent au fur et à mesure où ce dernier élabore la matière.

Une fois effectué ce changement, l'agent n'est plus utile et peut se retirer, car le patient existe et subsiste désormais par sa propre forme. Dès l'instant de sa conception, en effet, l'engendré vit de sa vie personnelle et non plus de celle de son géniteur. Sa forme, c'est-à-dire son âme, est la cause intrinsèque immédiate de son être, de sa vie et de sa longévité. La forme est cause intrinsèque d'être et de subsistance de l'étant. Ce dernier perdure tant que la matière supporte la forme au gré des aléas qui entament progressivement leur union jusqu'à la corruption finale.

¹³ C. Fabro, *Participation et causalité selon Saint Thomas d'Aquin*, éd. Parole et Silence, Paris, 2015, p 359 : « *L'agent particulier n'atteint donc pas directement et en sens propre ... l'esse en tant qu'acte premier profond, mais il est la cause des changements substantiels et accidentels. Sa causalité a comme terme direct la forme (substantielle et accidentelle), non l'esse, et comme terme adéquat l'essence et non l'être* ».

¹⁴ Q. D. de Anima, a. 10, ad 2.

¹⁵ *Commentaire de la Métaphysique*, L VII, l 17, n° 1678.

¹⁶ *Commentaire des Physiques*, L II, l 10, n° 240.

C'est ce modèle que propose Thomas comme porte d'entrée de la métaphysique :

« Pour l'heure, nous devons examiner ces substances reconnues de tous, à savoir les substances sensibles, afin de nous appuyer sur ce qui est manifeste pour avancer vers ce qui ne l'est plus [les substances séparées] »¹⁷.

La connaissance de l'origine de l'être d'une substance composée de forme et de matière sert de point d'appui pour extrapoler la cause d'être d'une substance séparée qui ne serait que forme :

« Dans le cas d'une chose qui serait seulement forme, il n'existe pas de principe d'individuation en dehors de la nature de l'espèce ; cette forme, existant par soi, s'individualise par soi. C'est pourquoi elle n'est rien d'autre que son être¹⁸ ... Les réalités purement et simplement exemptes de matière sont d'elles-mêmes quelque chose d'un et d'existant¹⁹ ».

Chez les substances séparées, la forme s'identifie à l'être dont elle est la cause. La forme de la substance séparée est à la fois son essence et son être.

Saint Thomas se contredit-il ?

Mais la question se pose alors de savoir si Thomas d'Aquin ne se renie pas. Il avait auparavant écrit dans la *Somme*, en effet, « Il est impossible que l'être soit causé seulement par les principes essentiels de la chose ». Voici le texte en question :

« Si igitur ipsum esse rei sit aliud ab eius essentia, necesse est quod esse illius rei vel sit causatum ab aliquo exteriori, vel a principiis essentialibus eiusdem rei. Impossibile est autem quod esse sit causatum tantum ex principiis essentialibus rei, quia nulla res sufficit quod sit sibi causa essendi, si habeat esse causatum. Oportet ergo quod illud cuius esse est aliud ab essentia sua, habeat esse causatum ab alio – Si donc l'être lui-même est autre chose que son essence, il est nécessaire que l'être de cette chose ou bien soit causé par quelque chose d'extérieur, ou bien par les principes essentiels de cette même chose. Or, il est impossible que l'être soit causé seulement par les principes essentiels de la chose, car aucune chose ne suffit à être sa propre cause d'être, si elle a un être causé. Il faut donc que ce dont l'être est autre que son essence, ait son être causé par un autre »²⁰.

Thomas semble ici proposer une alternative : ou bien l'être d'une chose est causé par autre chose d'extérieur, ou bien il l'est par les principes essentiels de cette chose. Or, il est impossible que l'être de la chose dont l'être diffère de l'essence, soit causé par les seuls principes essentiels de

¹⁷ *Commentaire de la Métaphysique*, L VIII, l 1, n° 1685.

¹⁸ *Commentaire de la Métaphysique*, L VIII, l 3, n° 1710.

¹⁹ *Commentaire de la Métaphysique*, L VIII, l 5, n° 1767.

²⁰ *Somme théologique*, Ia, q 3, a 4, corp.

celle-ci, il faut donc que son être soit causé par autre chose. Thomas conclurait-il dans la *Somme* le contraire de ce qu'il soutiendra dans le *Commentaire de la Métaphysique* ?²¹

À bien y regarder, cette alternative était déjà embryonnaire dans le premier texte que nous avons cité, où Thomas écrivait : « **quasi constituitur per principia essentiae – comme constitué par les principes de l'essence** ». Il n'affirme pas directement, mais donne une approximation qui reste encore à préciser. C'est "comme si ..." mais "... pas tout à fait", "... pas seulement". Ce "pas seulement" qu'il avait formulé dans le passage de la *Somme* « **Impossibile quod esse sit causatum tantum ex principiis essentialibus rei – il est impossible que l'être soit causé seulement par les principes essentiels de la chose** ». Ainsi, la résolution de la contradiction réside dans ce balancement "Quasi ... Non tantum – Comme si ... Pas seulement" qui relativise l'assertion de l'une et l'autre des deux propositions en apparence opposées.

En unissant les deux passages, on en conclut, en effet, que l'être, s'il est causé, est bien causé par les principes de l'essence, mais pas seulement par eux ! Toute la question est alors de savoir par quoi d'autre en plus.

Causalité universelle

La cause agente peut-elle jouer ce rôle de cause supplémentaire d'être ? Nous avons vu que dans l'esprit de Thomas à la suite d'Aristote, elle était, comme la cause matérielle ou la cause finale, cause de venue à l'être, de mouvement vers l'être, mais pas cause absolue d'être contrairement à la cause formelle. Une fois l'étant venu à l'être, la cause génératrice se retire, car elle n'a plus d'effet sur lui. Seule la cause formelle intrinsèque joue désormais ce rôle de cause d'être pour l'étant dont elle est la forme. Pourtant, saint Thomas soutient qu'elle n'est pas suffisante à maintenir dans l'existence un étant dont l'être est causé et distinct de son essence.

En effet, si les principes de l'essence, c'est-à-dire les principes généraux de forme et de matière communes, étaient d'eux-mêmes suffisants pour causer l'être individuel de cet étant-ci, cet être relèverait de l'essence même de l'étant en question et ne lui serait plus distinct. Il serait essentiel à tout étant d'être ; être serait dès lors l'essence même de chacun. Bref, chaque chose serait Dieu. Mais nous n'entrerons pas dans la résolution de ce paradoxe et nous contenterons d'en affirmer l'incongruité. Il nous suffit d'en conclure que la seule forme, si elle est bien cause unique d'être de l'étant, ne l'est sûrement pas par ses seules forces mais reçoit sa puissance d'ailleurs.

C'est pourquoi la forme, unie à la matière, est seulement « *virtus essendi – puissance (ou force) d'être* » et non pas « *necessitas essendi – nécessité d'être* » au contraire de Dieu :

« Dans les choses où la forme ne comble pas totalement la capacité de la matière, celle-ci demeure encore en puissance à une autre forme. C'est

²¹ Suivant J.P. Torell, *Initiation à saint Thomas d'Aquin*, Cerf 1993, la rédaction du *Commentaire de la Métaphysique d'Aristote* est en effet postérieure (1270) à celle de la *Prima pars* de la *Somme théologique* (1268).

pourquoi cette chose ne possède pas de nécessité d'être, car le degré de force d'être de quelque chose dépend de la victoire de sa forme sur sa matière »²².

La notion de « *virtus essendi* » a été diversement interprétée, au prix parfois de torsions du texte de Thomas, comme nous l'avons montré ailleurs, après Dewan²³. Il s'agit de la force ou du pouvoir d'être dont est doté l'étant, et cette force (ou ce pouvoir) est proportionnelle à la domination de sa forme sur sa matière. Mais, cette force d'être (ou ce pouvoir) plus ou moins puissante que la forme insuffle à l'étant, elle la reçoit elle-même d'une cause plus universelle dans la lignée de la causalité formelle. C'est ce que font comprendre deux textes de Thomas d'Aquin, issus l'un de son *Commentaire des Physiques* et l'autre de son *Commentaire de la Métaphysique*.

Tout d'abord le premier tiré de la *Physique* :

« La première catégorie – ou combinaison – de comportement causal relève de l'antériorité et de la postériorité. La cause antérieure est plus universelle. Le médecin est la cause propre et prochaine de la santé, mais le "praticien" est cause antérieure et plus commune. Il en est ainsi dans la causalité spécifiquement formelle : la cause propre immédiate du diapason est le double, sa cause antérieure et plus commune est la proportion numérique dite multiplicité. Et tout ce qui contient une cause dans la communauté de son extension est dit cause antérieure.

Universalité ou proximité de la cause, de même qu'antériorité et postériorité peuvent s'entendre selon la communauté de prédication, comme dans l'exemple du médecin et du praticien, ou selon la communauté de causalité, comme lorsque nous disons que le soleil est cause universelle de réchauffement, le feu n'étant que la cause propre. Il y a évidemment correspondance entre les deux. Un influx affecte quelque chose dans la mesure où ils coexistent dans la même notion d'objet. Et plus son impact est étendu, plus cette notion est commune. L'influx est proportionnel à son objet du fait de sa notion, et la cause supérieure agit en raison d'une forme plus universelle et moins contractée. C'est là le point à considérer dans la hiérarchie des êtres. Autant leur être est supérieur, autant leur forme est désengagée et domine la matière que son pouvoir agrège. Donc la primauté dans la causalité rejoint la primauté dans l'universalité de prédication. Si le feu est le premier à chauffer, alors le Ciel n'est plus seulement le premier à chauffer, mais le premier à altérer »²⁴.

Ensuite, le second texte, tiré de la *Métaphysique* :

« L'efficacité d'une cause est d'autant plus étendue que celle-ci est plus élevée. Une cause éminente produit un effet supérieur, plus commun et que l'on retrouve en davantage d'inférieurs ... La mise en ordre effectuée par la

²² *Contra Gentiles*, L II, ch. 30, n° 11.

²³ Thomas d'Aquin, *Dieu et la métaphysique*, Recension, p. 29, www.thomas-d-aquin.com/page-lectures-31.html.

²⁴ *Commentaire des Physiques*, L II, l 6, n° 188-189.

cause au sein des effets, s'applique à tous ceux qui sont touchés par son influence. Toute cause produit des effets précis, selon un ordre établi (...)

On observe trois degrés de causalité. Le premier est éternel et immuable, autrement dit, divin ; sous lui, on remarque une causalité incorruptible, mais mobile, les corps célestes ; encore en dessous, se trouvent les causes périssables et changeantes. Ces dernières sont particulières et produisent en propre des effets spécifiques précis. Le feu engendre le feu, l'homme, l'homme, et la fleur, la fleur.

Le second degré de causalité est pour partie universel, et pour partie particulier. Particulier, à dire vrai, parce qu'il s'étend au genre circonscrit des réalités qui viennent à l'être au terme d'un mouvement. Il s'agit, en effet, d'une causalité motrice et mue. Universel cependant, car sa causalité dépasse une seule espèce de mobiles, pour s'étendre à tout ce qui s'altère, naît et meurt. L'être qui reçoit la première motion doit être la cause de tous les mobiles qui lui font suite.

Mais la causalité du premier degré est purement et simplement universelle. Son effet propre est d'être. Tout être quel qu'il soit, et de quelque façon qu'il soit, dépend directement de cette cause et est ordonné par elle »²⁵.

Relevons l'affirmation du dernier paragraphe, "*l'effet propre de la causalité du premier degré est d'être*". À nouveau, ne sommes-nous pas amenés à penser que Thomas se dédit ? que ce n'est plus la forme mais Dieu, la cause première d'être ?

Quelle cause est première ?

Beaucoup²⁶ ont pensé, en raison notamment de leur interprétation du L II, ch. 54 de la *Somme contre les Gentils*, que cette cause première, autrement dit Dieu, insufflerait directement et de l'extérieur un "*acte d'être*" au sein d'une essence déjà composée de matière et de forme. Ils ont considéré que, de cette première composition préalable de la forme en tant qu'acte et de la matière en tant que puissance, résulterait une essence ou substance qui demeurerait encore en puissance à recevoir, en provenance directe de *l'Être subsistant par soi*, un "*acte d'être*" qui, par son union à l'essence, ferait exister l'étant. Essence et "*acte d'être*" seraient ainsi les deux co-principes réellement distincts de l'étant. Cet "*acte d'être*", en lui-même illimité et absolu, recevrait de l'extérieur les limites imposées par l'essence réceptrice, qui le conduirait à devenir l'acte d'"*une étoile, d'un pommier ou d'une libellule*"²⁷, selon qu'il serait reçu par une essence d'étoile, de pommier ou de libellule.

²⁵ *Commentaire de la Métaphysique*, L. VI, l. 3, n° 1205 à 1209.

²⁶ Principalement Gilson, Fabro et leurs disciples, mais aussi certains "Heideggero-thomistes" ; les mêmes, et ce n'est pas un hasard, atrophient la causalité de la forme.

²⁷ Mgr André Léonard, *Métaphysique de l'être*, Cerf, 2006, p. 37.

Cette théorie de “l’acte d’être” pose deux problèmes (entre autres...)

Le premier consiste à réduire la composition de matière et de forme à l’état de puissance purement passive à être, purement réceptive, et non plus à l’état de “*virtus essendi*”, c’est-à-dire de puissance active, de pouvoir d’être, de force d’être. En effet, “l’acte d’être” serait selon eux, comme une forme ou un acte supérieur, reçu par l’essence au même titre que la matière reçoit la forme mais à un niveau plus fondamental. Il s’agirait de deux relations de puissance passive à acte de nature identique, mais à deux “niveaux” ou “degrés” ou encore “plans” (on trouve ces termes chez Fabro comme chez Humbrecht) différents. Le “degré” de relation de puissance à acte entre la substance ou essence et “l’acte d’être” serait plus “profond” que celui de la relation de matière à forme. Rien de tout cela, cependant, chez Thomas qui écrit, dans sa *Question disputée sur la Puissance de Dieu* :

« La puissance à être ne se prend pas seulement du côté de la puissance passive qui relève de la matière, mais aussi du côté de la puissance active, qui relève de la forme ... Autant chaque chose a de forme, autant elle possède de force d’être »²⁸.

Qu’en est-il alors de cet “acte d’être” si cher à nos contemporains et que Thomas évoque moins d’une vingtaine de fois dans toute son œuvre, sans jamais lui accorder une ligne d’explication ? Il semble que cette notion s’identifie chez lui avec le simple verbe *esse*, sur lequel, en revanche, il est beaucoup plus prolixe et le rapproche très souvent de verbes d’action comme courir, chauffer, illuminer ou vivre pour mieux en expliquer la nature. Être est l’acte de l’essence comme courir est l’acte du courant, chauffer l’acte du chauffant ou illuminer l’acte de l’éclairant.

Thomas d’Aquin n’hésite pas à écrire : « *Être est dit l’acte même de l’essence, comme vivre, qui est être pour les vivants, est l’acte de l’âme, non pas l’acte second qu’est l’opération, mais l’acte premier²⁹* ». Être est véritablement l’actualité même de la forme, car l’activité propre de l’acte, de tout acte et de toute forme, est de faire être, comme l’activité de l’âme est de faire vivre car “*vivre c’est être pour le vivant*”.

« Est cause d’autre chose à titre de substance et de forme, ce qui est cause d’être. C’est, en effet, par sa forme que toute chose est en acte, mais l’âme du vivant est cause d’être, car c’est par elle qu’il vit, et vivre, c’est être pour lui. Donc, l’âme est cause du corps vivant à titre de forme »³⁰.

C’est ainsi qu’être est “*la perfection de toutes les perfections*” de l’étant³¹.

Le second problème est beaucoup plus redoutable en ce qu’il révèle un vide de réflexion guère admissible. Absolument aucun des auteurs évoqués n’a pris le soin d’expliquer comment une essence finie pouvait limiter et spécifier de l’extérieur, à titre de réceptacle, un “acte d’être”

²⁸ *Question disputée de Potentia*, q 5, a 4, ad 1.

²⁹ *Commentaire des sentences*, L. I, d. 33 q. 1 a. 1 ad 1.

³⁰ *Commentaire du Traité de l’Âme*, L II, l 7, n° 319.

³¹ *Question disputée de Potentia* q. 7, a. 2, ad 9 : « *Être est l’actualité de tous les actes et pour cela, la perfection de toutes les perfections* ».

déclaré de soi infini et absolu. Et pour cause, cela semble tout à fait impossible, puisque précisément, l'infini est ce qui n'a pas d'extérieur ; il ne peut en aucun cas être contenu. Rien ne peut limiter ni différencier l'infini. Au contraire, s'il devait y avoir union d'un "acte d'être" infini et d'une essence finie, c'est le premier qui l'emporterait sur la seconde ; c'est cette dernière qui deviendrait infinie, conformément à son acte. En effet, selon la leçon du *Commentaire des Physiques*, la force de l'infini l'emporte infiniment sur celle du fini³².

Mais la perspective de Thomas est fort différente, et nous allons essayer de la suivre. Nous avons lu, rappelons-le, que « *le soleil est cause universelle de réchauffement, le feu n'étant que la cause propre* ». Thomas écrit aussi, après Aristote, que « *l'homme est engendré de la matière et par un homme – par l'homme comme agent propre, et par le soleil comme agent universel de fécondation* »³³. La dissipation de l'apparent conflit entre Dieu et la forme vient encore du soleil :

« *Nous devons dire qu'être par soi suit la forme de la créature étant supposé l'influx de Dieu, comme la lumière suit la transparence de l'air étant supposé l'influx du soleil* »³⁴.

Mais dans un passage de la *Somme contre les Gentils*³⁵, Thomas concède qu'il n'est pas aisé pour tous de comprendre comment un effet naturel – en l'occurrence l'être d'une substance matérielle – puisse être attribué à la fois à Dieu et à une cause naturelle – en l'occurrence la forme. N'y a-t-il pas redondance de causalité ? Soit il revient à la causalité divine de produire l'être et dans ce cas la forme est infiniment impuissante à tenir aucun rôle, soit la forme suffit à causer l'être et l'intervention de Dieu est inutile voire humiliante. « *Mais la vertu d'un agent inférieur, écrit Thomas dans ce texte, dépend d'un agent supérieur* » comme la fonctionnalité d'un outil dépend de son usage par l'artisan. « *Ainsi, l'action d'un agent inférieur ne provient pas seulement de sa force propre, mais de celle de tous les agents supérieurs* ». Ces derniers, en effet, le meuvent par leur propre mouvement.

Reprenons la comparaison de Thomas avec l'artisan et son outil. Supposons un mécanicien qui souhaite serrer deux pièces de métal à l'aide d'un boulon, d'un écrou et d'une clé. L'opération consiste à visser l'écrou suffisamment fort pour que les deux pièces deviennent définitivement solidaires. Cet écrou est donc la cause propre immédiate du serrage. Mais son pouvoir ne lui vient pas totalement de lui-même ; il a fallu pour cela un boulon fileté, dont la capacité propre fut non pas de serrer mais de faire descendre l'écrou le long du filetage. Et cela a demandé le service propre de la clé qui fut ni de serrer ni de faire descendre, mais de faire tourner l'écrou par un mouvement de va et vient circulaire avec une effet de levier. Ce dernier mouvement a lui-même nécessité une poussée répétée de la main de l'artisan sur le manche de la clé. Et il a fallu pour cela que ce mécanicien mobilise son corps entier à obéir à l'ordre de sa volonté, lequel n'est plus un mouvement physique, mais un changement rationnel. L'entier de cet enchaînement s'est fait au même moment, comme en un seul mouvement global.

³² *Commentaire des Physiques*, L VIII, l 21, n° 1146. « *Une puissance infinie ne peut résider dans une masse finie* ».

³³ *Commentaire des Physiques*, L II, l 4, n° 175.

³⁴ *Somme théologique*, Ia, q. 104, a. 1, ad 1.

³⁵ *Somme contre les Gentils*, L III, ch. 70.

Telle est la hiérarchie des causes de moins en moins universelles qui a abouti à l'objectif final singulier de solidarité des pièces de métal : serrage de l'écrou, descente le long d'un filetage, mouvement circulaire de la clé, mouvement de poussée de la main, mouvement de mobilisation globale du corps humain, mouvement rationnel de volonté de l'artisan. Autant d'interventions spécifiquement différentes les unes des autres, et que Thomas appellera aussi "équivoques", pour parvenir ensemble à un résultat unique, conforme à l'intention initiale. Avec le soleil, en prenant la chaîne par l'autre bout, Thomas nous a donné un exemple de cause équivoque naturelle aux effets spécifiquement différents : le soleil cause la chaleur à travers le feu, il cause la clarté à travers l'atmosphère et la génération à travers le vivant.

L'erreur serait de penser que la cause la plus universelle a eu pour intention de produire la cause seconde au degré d'universalité immédiatement moindre, laquelle aurait produit la troisième et ainsi de suite jusqu'à l'effet dernier. Non, l'intention de la cause universelle fut immédiatement de produire le résultat final, et toute la chaîne des intermédiaires a été choisie et tendue vers cet unique objectif. Ce que voulait l'artisan, ce n'était ni remuer sa main ni agiter une clé mais rendre solidaires des pièces de métal ; il a choisi, orienté et synchronisé toutes les étapes intermédiaires en fonction de ce but. C'est pourquoi Thomas écrit un peu plus loin dans le passage évoqué :

« Tout autant que la vertu de l'agent dernier qui exerce immédiatement son action dans la production d'un effet, l'influx de l'agent premier est immédiat : car le pouvoir du dernier agent ne tient pas de lui-même son efficacité causale mais la reçoit de l'agent qui lui est immédiatement supérieur, et celui-ci tient le sien d'un autre supérieur ; il en résulte que la vertu de l'agent premier est par elle-même productrice de l'effet, comme si elle en était la cause immédiate ».

C'est ainsi qu'être est donné immédiatement par la forme et immédiatement par Dieu. Il est donné en propre par la forme et en premier par Dieu lorsqu'il mobilise la forme et tous les intermédiaires entre Lui et elle, comme entre autres le soleil, pour parvenir à ce résultat.

Et, contre les tenants d'un "acte d'être" que Dieu unirait directement de l'extérieur à une essence déjà constituée pour faire être un étant, Thomas précise finalement :

« Il est évident qu'un même effet n'est pas attribué à sa cause naturelle et à Dieu comme si une partie venait de Dieu et l'autre de la cause. Il vient tout entier de l'un et de l'autre, mais suivant des modalités différentes, comme un même effet provient tout entier de l'instrument et tout entier de la cause principale ».

Participation à l'acte pur

C'est pourquoi Thomas a écrit dans le passage des *Physiques* rapporté plus haut, que cause première et cause propre coexistent dans la même notion d'objet ... La cause supérieure agit en raison d'une forme plus universelle et moins contractée que la forme qui est cause propre plus contractée. En bref, depuis Dieu jusqu'à la forme naturelle, la chaîne de causalité de l'être n'a pas quitté la ligne de la formalité. C'est ainsi que Dieu et la forme « donnent d'être ». Et

parce que la forme est l'instrument entre les mains de Dieu pour transmettre l'être à la chose et la faire participer ainsi à Son être même, Saint Thomas écrit encore, en commentant Aristote, ces propos définitifs que nous ne méditerons jamais assez longuement :

« La privation est un mal, Aristote l'explique en décrivant la forme comme une réalité désirable, parfaite et divine. Divine, parce que toute forme est une participation par similitude à l'être divin qui est acte pur. Chaque chose, en effet, est en acte pour autant qu'elle a une forme. Parfaite car l'acte est l'accomplissement de la puissance et son bien. Désirable par conséquent, car chacun désire sa perfection³⁶ ... La forme est la marque du divin dans les choses car elle est une participation à l'acte premier³⁷ ».

Guy-François Delaporte

8 janvier 2023

³⁶ *Commentaire des Physiques*, L I, l 15, n° 135.

³⁷ *Commentaire du Traité du Ciel*, L 3, l 2, n° 552.